

naient le même chemin que les bouteilles de M. MacCallum, et enhavissaient l'étréte mansarde de mon Arthur.

Il y eut des discours français, anglais, latins et grecs, en vers et en prose. Arthur Michaud avait même fait des couplets de circonstance. Bref, l'hécatombe se fit. La libation fut pantagruélique. Les douze douzaines y passèrent ! Et le lendemain, ce pauvre Casgrain me montrait tristement les débris homériques de son opulence d'un jour, et s'écriait sur un ton lamentablement désespéré :

" Il va falloir que j'écrive un nouveau poème !... "

Ce fut là, messieurs, la première fois que la poésie rapporta quelque chose dans ce beau pays du Canada ! et en dégustant les mets savoureux et les vins délicats que l'hospitalière ville de Québec offre ce soir à l'un des jeunes bohèmes d'autrefois pour fêter un succès poétique, je me suis rappelé presque avec émotion cette amusante circonstance, enveloppée maintenant avec tant d'autres scènes de jeunesse, tristes ou joyeuses, dans le brouillard des souvenirs lointains.

Une autre petite histoire du temps me revient à l'esprit. Lusignan et moi nous habitons les combles d'une vieille maison sur la rue du Palais. Notre mansarde était chauffée par un simple tuyau qui y conduisait la chaleur d'un poêle situé à l'étage inférieur,—ce qui faisait parfaitement notre affaire, du reste. Un jour, j'avais publié dans le *Canadien*—*tempora mutantur* !—une petite pièce de poésie dans laquelle se trouvait le vers suivant :

Transi dans ma pauvre mansarde...

Le lendemain une surprise nous attendait.

Un poêle sourd avait remplacé le simple tuyau, et c'est en nous tenant les côtes que nous eûmes à subir le discours suivant : " Messieurs, nous sommes indulgents pour vos soirées tapageuses, et peu particuliers le jour de vos échéances, il me semble que, puisque vous aviez froid dans votre chambre, vous auriez bien pu nous en faire la remarque, sans aller vous plaindre dans les journaux ! "

Pauvre bonne Mme Tessier, elle n'était pas forte sur les figures de rhétorique, mais elle fut la providence de bien des déshérités ; et plus d'un parmi ceux qui m'écoutent peuvent dire avec moi si jamais un cœur plus obligeant a jamais battu dans une poitrine plus compatissante pour la jeunesse décaquée ! Rendons-lui ce témoignage, ce sera toujours quelque chose que nous lui aurons rendu.

Et qui sait ? c'est peut-être grâce à ce sentiment sympathique de sa population pour tout ce qui touche aux lettres et aux écrivains, que la ville de Québec a vu se grouper dans son sein ces pléiades successives de littérateurs distingués qui ont fait sa gloire et celle de leur pays.

Depuis cinquante ans, des hommes éminents dans toutes les branches de la littérature ont fait de leur réputation une auréole resplendissante à la ville de Québec. Si nous remontons à la génération qui nous a précédés, j'aperçois Petitclerc, Parent, Soulard, Chauveau, Garneau, L'Écuyer, Ferland, Barthe et Réal Augers, ces pionniers de l'intelligence qui, dans l'histoire, la poésie, le théâtre et le roman, ouvrirent une si large trouée à la génération qui suivit. Plus tard, Casgrain, LeMoine, Fiset, Taché, Plamondon, LaRue, et le premier d'entre tous Octave Crémazie, viennent à diverses époques continuer vaillamment l'œuvre de leur devanciers, pour faire place à leur tour à la brillante phalange contemporaine qui, à la suite de Lemay, de Fabre, de Bégin, de Routhier, d'Oscar Dunn, de Faucher de St-Maurice, de Buies, de Marmette, de Legendre, s'est chargée de la glorieuse tâche de conserver au vieux Québec son titre si légitimement conquis d'Athènes du Canada !

Et comment pourrait-il en être autrement ? Québec n'est-il pas le berceau de notre nationalité ? L'endroit où se sont écrites les plus belles pages de notre histoire ? Annales héroïques, souvenirs touchants, merveilleuse nature, tout contribue ici à parler à l'âme de l'historien et du poète.

Quelle plaine féconde à exploiter que la prodigieuse histoire de cette poignée de héros bretons qui vinrent, il y a trois siècles, planter sur le rocher de Québec le drapeau du christianisme et de la civilisation ! Quelles sources inépuisables d'inspirations que notre beau fleuve, nos lacs gigantesques, nos torrents fougueux, nos montagnes superbes, nos forêts impénétrables, et toute cette nature si sauvage et si grandiose qui fera toujours le cachet caractéristique de notre cher Canada !

O notre histoire, messieurs ! ô les beautés pittoresques de notre pays ! Deux filons merveilleux, deux mines de pierres précieuses ouvertes sous nos pas !

Les écrivains de l'Europe s'évertuent à découvrir du nouveau, du neuf. Après avoir épuisé tous les genres et tous les sujets, ils vont jusqu'à chercher dans l'immondice une originalité qui leur échappe. Eh bien, ce nouveau, ce neuf, cette originalité recherchée et si rare de nos jours, nous l'avons sous la main. Elle est là dans nos archives historiques, dans nos mœurs patriarcales, dans le caractère viril d'un peuple jeune et avide d'indépendance. Une poésie robuste et saine se berce sur nos brises, respire dans nos chansons populaires, chante dans les échos de nos forêts sauvages, et déploie, gracieuse et fière, ses deux ailes blanches au vent des libres aspirations du nouveau-monde !

A nous cette virginité, messieurs ! Prenons à l'Europe sa forme et son expérience, mais laissons-lui ses vieilles muses. Soyons nous-mêmes, sachons être Canadiens, Canadiens, Canadiens ! et l'avenir est à nous !

" Ce qui nous a frappés dans vos poésies, me disait un membre de l'Académie française, c'est la forme toute moderne, toute parisienne du vers, unie à je ne sais quoi d'étrange, de particulier, d'exotique qui se dégage de l'ensemble. "

Or ce parfum d'originalité que cet écrivain découvrait dans mes œuvres, je ne l'avais pas remarqué moi-même. C'était leur cachet national, leur certificat d'origine, leur côté canadien !

C'est cette empreinte-là qu'il est important pour nous de ne pas laisser disparaître, messieurs. Que nos jeunes écrivains laissent largement s'épanouir dans leurs écrits, et qu'ils se mettent à l'œuvre ! Il ne faut pas craindre les ronces du sentier ; la carrière qui nous était fermée est grande ouverte maintenant. Des millions de lecteurs sont là qui nous attendent. Travaillons ; la France nous tend la main. Et quand nous aurons renoué avec notre illustre et bien-aimée mère-patrie les liens brisés par les vicissitudes de la vie des peuples, nous aurons prouvé une fois de plus la vérité de cette belle parole de Bulmer Lytton dans *Richelieu* :

The pen is mightier than the sword !

DISCOURS DE M. LEFEVRE

M. Lefevre, consul général de France, a fait un petit discours qui en vaut bien des grands par l'élevation des pensées et le charme de l'expression. Qu'on lise le morceau suivant, et l'on saura nous dire si ce n'est pas bien touché :

La littérature est l'âme des nations, car c'est en elle que viennent se cristalliser les traits caractéristiques, les grandeurs, les défaillances, les joies et les souffrances de toute société. C'est en elle que le patriotisme trouve son expression la plus noble. C'est elle qui le soutient dans les périodes douloureuses ; et qui transmet cette flamme sacrée, pendant le silence de la vie publique, à travers les générations. La littérature canadienne a rempli noblement cette mission ; car c'est par elle que le sentiment national a conservé dans l'abandon et dans l'isolement sa vitalité. Honneur aux écrivains qui se sont constitués ses organes, aux historiens qui ont mis en relief ses origines, raconté ses gloires, exposé ses titres au respect du monde, honneur aux orateurs qui ont revendiqué ses droits et fait retentir en langue française, les virils accents de la liberté ; honneur aux romanciers qui vous ont charmés par des récits et des peintures canadiennes ; honneur surtout aux poètes qui ont chanté et consolé vos

douleurs, relevé vos courages, qui vous ont rendu la paix et la confiance dans vos destinées ! La poésie a des ailes — La vôtre a traversé l'Océan — Elle est allée, en France, raviver des souvenirs lointains, évoquer les ombres illustres de Cartier, de Champlain, de Montcalm. Elle a montré à notre société blasée et sceptique l'image d'une France rajeunie par une nature vierge, par une vie naïve et patriarcale. Comment s'étonner du succès que ces inspirations ont obtenu chez nous, de l'écho puissant, parfois douloureux, qu'elles ont fait vibrer dans nos âmes ! En leur décernant une couronne, l'Académie française s'est faite, j'ose le dire, l'expression d'un sentiment général de la sympathie, j'allais dire de la gratitude que nous éprouvons pour la Muse Canadienne ; oui, pour cette sœur transatlantique, retrouvée après plus d'un siècle sur les bords du Saint-Laurent et qui parle avec tant de grâce la langue de Musset et de Lamartine.

DISCOURS DE M. LAUBIER

M. le président et messieurs,

Comme vous l'a dit notre président, j'ai maintenant l'honneur de vous proposer la santé de l'Académie française. En vous proposant cette santé, je ne crois pas être appelé à vous parler de l'Académie française telle que nous la connaissons. L'Académie existe, et c'est assez ; il est inutile de rien dire de plus ; son histoire lui suffit. Je voudrais seulement rappeler à votre mémoire l'acte généreux par lequel l'Académie française, mettant de côté les statuts positifs qui la régissent pour n'écouter que la voix du sang, reconnaissait à notre poète M. Fréchette, la qualité de français et l'admettait lui, sujet anglais, à prendre part au concours ouvert, d'après les règlements de l'Académie, aux seuls citoyens français.

Quel est celui qui a pu lire sans émotion le compte-rendu de cette séance mémorable pour nous, où M. Fréchette a été couronné ?

Quel est celui qui a pu sans émotion, revoir par la pensée cette foule composée de toutes les illustrations de la France contemporaine, cherchant avidement à saisir les traits de ce frère venu d'outre-mer, que l'Académie offrait à leurs sympathies et à leur admiration !

Quel est celui qui a pu, sans sentir ses yeux humides, lire les discours de M. Camille Doucet, le secrétaire perpétuel de l'Académie, dans lequel il fait part des objections qui s'opposaient à l'admission de M. Fréchette au concours, et de la manière dont ces objections furent levées. M. Fréchette n'était pas citoyen français, et partant les statuts de l'Académie ne permettaient à personne de concourir s'il n'était citoyen français, mais enfin toutes les objections furent levées, parce que si M. Fréchette n'était pas citoyen français, d'un autre côté, il faisait partie d'une population française d'origine, et restée, malgré les événements, française de cœur et de sentiments. La preuve que M. Camille Doucet donnait pour justifier l'Académie d'avoir admis M. Fréchette à tous les privilèges réservés aux seuls français, rappelait des souvenirs cruels, mais montrait que l'Académie nous avait bien jugés. M. Doucet rappelait à une assemblée tenue à Montréal en 1870, à l'époque la plus désastreuse de la guerre, pour venir en aide aux blessés français, et dans laquelle l'assistance tout entière avait impétueusement exprimé son origine française, et son attachement inviolable à la fortune de la France.

Hélas ! messieurs, l'exemple n'était que trop bien choisi. L'adversité est le creuset d'épreuve de tous les sentiments, et c'est aux jours de l'adversité de notre première mère-patrie, que nous avons senti à quel point nous lui étions attachés, à quel point nous l'aimions. Telle, messieurs, vous êtes témoins, la blessure laissée par cette guerre cruelle, au cœur des enfants de la vieille France, n'est pas plus douloureuse que la blessure qu'elle a laissée au cœur des enfants de la Nouvelle France.

C'est lorsque nous arriva la nouvelle

des premiers désastres de l'armée française, que nous sentimes combien nous étions français. Qui ne se souvient d'avoir vu, dans ces jours funestes, toute la population française de Québec, massée autour des bureaux de journaux, attendant dans une poignante anxiété, que le télégraphe nous transmitt le résultat des batailles livrées la veille, sur le sol de l'antique mère-patrie ? qui ne se souvient de ces foules énormes enfiévrées par l'angoisse, et que cependant la moindre leur d'espoir faisait frissonner d'émotion, et qui ne se dispersaient enfin, que lorsque le doute n'était plus possible contre la fatale vérité ? Et lorsqu'arriva la catastrophe suprême, vous le savez, messieurs, si on nous eût enlevé un de nos propres membres, nous n'aurions pas souffert plus cruellement.

Depuis ce temps-là, nous avons attendu avec autant de conviction profonde, avec autant de ferme espoir, que ceux que nous persistons à appeler nos frères d'outre-mer, nous avons attendu le jour de la revanche. Le temps n'est plus où ces populations peuvent être arrachées par violence à leur patrie et attachées malgré elles à un gouvernement qui n'est pas un gouvernement de leur choix. Le temps n'est plus où la force peut perpétuellement primer le droit, nous, descendants de la France, nous, habitués depuis longtemps à la plus ample liberté, nous, sujets anglais, qui, sous l'ombre du drapeau britannique, proclamons hautement et fièrement notre origine française ; nous aussi nous avons foi dans cette justice immanente des choses humaines, dont parlait naguère un illustre homme d'état. Plus d'un d'entre nous, en voyant la France si calme, si patiente, s'est porté à espérer, à cru qu'un jour cette antique devise de notre pays, qui remonte aux premiers temps de la colonie et qui se retrouve maintenant sur un de nos édifices publics, recevrait son exécution en Europe :

Je suis un chien qui ronge l'os,
En le rongant, je prends mon repos ;
Un jour viendra qui n'est pas venu,
Où je mordrai qui m'aura mordu.

Quant à nous, messieurs, notre revanche nous l'avons maintenant.

Après la cession finale de ce pays à la couronne d'Angleterre, nos pères acceptèrent loyalement le nouvel état de choses ; ils se jurèrent à eux-mêmes que si l'occasion s'en présentait, ils verseraient leur sang aussi généreusement pour leur nouveau souverain, qu'ils l'avaient versé pour l'ancien, mais ils se promirent aussi, que jamais la langue française, aux accents de laquelle ils avaient été bercés sur les genoux de leurs mères, ils se promirent que jamais la langue française ne disparaîtrait du continent d'Amérique.

Aujourd'hui, après un siècle écoulé, l'Académie française nous donne le droit de cité dans la république des lettres françaises, et elle proclame à la face du monde que non-seulement la langue française vit encore parmi nous, mais qu'elle est digne de l'Académie.

C'est là, messieurs, notre revanche, nous n'en désirons pas d'autre ; elle est complète pour nous, et nous la devons à l'Académie française.

S'il était possible que nos voix traversassent l'espace et parvinssent au-delà de l'Océan, nous enverrions d'ici même, à l'Académie française, l'expression de notre gratitude. La chose n'est pas possible, mais, ce qui est possible, c'est que nous adressions à l'instant même, notre gratitude au vaillant poète qui a été frappé à la porte de l'Académie, qui a obtenu que les portes s'ouvrissent devant lui, et qui en est sorti couronné. Car, messieurs, le succès de M. Fréchette n'est pas seulement un succès personnel, c'est un succès national.

Et, chose remarquable, comme nous l'a dit notre président, et qui témoigne quelle haute conception nous avons de la liberté dans ce pays, ce ne sont pas seulement ceux qui parlent la langue de M. Fréchette qui s'associent à son triomphe ; tous nos compatriotes d'origine britannique s'associent comme nous à sa gloire, et en revendiquent leur part.

Rappellerai-je cependant qu'il s'est trouvé parmi nos compatriotes de langue